Henri de Meeûs

# Ma Chérie

Elle est ma compagne du matin, à partir de sept heures quand je viens l'éveiller pour la promenade pipi sur l'avenue, et mon amie du soir jusqu'à minuit quand je la sors pour le dernier lâchage des eaux.

Exquise créature, m'accompagnant lors de mes sorties, l'être féminin plus pudique que nombre de ses consœurs, et plus raffinée qu'aucune autre.

À neuf heures, je l'installe sur le siège arrière de ma voiture, je l'attache à la poignée de la portière droite, et nous partons prendre le petit déjeuner sur la terrasse du *Pain Quotidien*, proche de la rue des Tongres, s'il fait beau, ou dans l'estaminet des dames polonaises à la Place des Maïeurs de Woluwe quand le temps est pluvieux ou froid.

Croissants du matin, confiture d'orange, café et un peu de lait. Je partage avec elle quelques bouchées de viennoiseries quand elle me tend sa tête distinguée.

Elle attend patiemment que je termine la lecture des journaux achetés chaque matin. Elle se désintéresse des nouvelles. Elle sait que je suis près d'elle. Il ne lui faut rien de plus.

Je rentre chez moi pour achever les quatre quotidiens qui, je l'avoue, deviennent moins intéressants au fur et à mesure des semaines qui passent. Elle se précipite sur le canapé trois places où elle peut allonger ses longues jambes et s'y reposer jusqu'à midi. Elle m'observe du coin d'un œil si je me lève, car elle guette le repas que je lui prépare chaque jour à partir de midi. Mes travaux d'écriture passent avant son déjeuner jamais servi à la minute près, mais qui le sera entre midi et une heure, j'essaie du moins.

Quand j'entre dans la cuisine communicante, elle m'entend ouvrir la porte du frigo, celle de l'armoire à provision, et préparer son repas de viande crue, de poulet tiède, de carottes cuites, de longues biscottes *Heudebert* ; à peine ai-je rempli l'écuelle qu'elle arrive en courant. Elle ne quittera jamais le salon avant d'être certaine que tout est prêt. Pas de fatigue inutile. Pas d'attente dans la cuisine où elle ne séjourne pas. Uniquement s'y nourrir.

Sa fête de chaque jour est de m'accompagner à mon déjeuner vers quatorze heures, souvent dans le restaurant de mes habitudes. Quand je téléphone à X, Y, ou Z pour les inviter à partager mon repas, elle sait à qui je parle, si on vient nous chercher ou si nous partons dans notre voiture vers le point de rendez-vous. Il suffit que je lui dise le nom de la personne du jour. Elle bondit du canapé et court dans le salon pour montrer sa joie.

Je dis : « Où est ta poupée ? Prends ta poupée ! » Elle se précipite vers son enfant chéri en peluche, qu'elle secoue dans tous les sens sans lui faire de mal.

Au restaurant, où mon équipage est connu, où les serveurs s'extasient sur sa beauté, jamais sur la mienne, elle a droit aux égards dus à la princesse qu'elle est de naissance. Elle s'allonge s'il y a un tapis près de mon siège, sinon elle reste debout sur

ses coussinets blancs durant le repas car elle refuse le froid du dallage.

Elle pose sa tête sur ma cuisse à l'arrivée du plat servi chaud, guettant le morceau de viande ou la frite que je lui tendrai discrètement.

C'est au dessert que le cirque commence. Elle est tellement mais tellement gourmande, qu'elle tire le lien de cuir vers le comptoir pour les biscuits qu'elle recevra, elle le sait, d'un des gentils serveurs amoureux d'elle. Elle commence par des gloussements musicaux qui, si les confiseries n'arrivent pas assez vite, se transforment en voix chantante, gémissante, pleurante. Tout le monde la regarde. Un récital. Elle assure le spectacle. Sa beauté excuse tout. Les biscuits coupés en petits morceaux arrivent enfin. Je les lui tends un par un, qu'elle happe sans que ses dents n'écorchent mes doigts, Enfin, elle se calme.

Je paie l'addition. Au moment où je me lève, elle m'entoure les jambes de son long corps, terrifiée à l'idée que je parte sans elle. Elle n'a qu'une idée : « Ne me laisse pas ici, seule sans toi, je n'ai que toi, je n'aime que toi. »

***

À trois mois, Lola est arrivée à Bruxelles après un voyage de deux heures, du fin fond de la province de Liège. La dame l'avait installée à l'arrière de ma Mercedes, dans la cage de fer recouverte d'un tissu bleu marine, afin de l'empêcher de voir, de s'agiter, de pleurer. Dans la cage, un jouet en peluche.

Il fallait tenir jusqu'à Bruxelles. De temps en temps, je l'entendais gémir, se tourner et se retourner dans cette cage où pas un rayon de lumière ne filtrait, ce qui devait la stresser, mais la dame avait approuvé la mise en place pour la longue route. « Vous verrez, elle va dormir jusqu'à Bruxelles. » Mais non, elle ne dormait pas.

Un moment, un fumet d'excrément se répandit. Zut, alors !

Je lui parlais de temps en temps, de ma voix la plus douce,

afin qu'elle s'habituât à ma présence, à l'éloignement de la maison de la dame, où ses frères et sœurs chéris restaient avec les jeux, les endormissements en famille et les courses dans les champs. Elle aimait tant courir.

Elle était ma prisonnière maintenant et elle n'avait rien demandé.

Arrivée à Bruxelles. Débarquement. Oui, elle a sali la cage et la couverture bleue. Je la libère, elle garde le collier. Je lui ouvre la porte de l'appartement. L'exploration commence. Surprise, surprise : Billy le petit vieux bouledogue, bringé, aux oreilles de chauve-souris, l'accueille méfiant ; il la respire, l'inspecte, c'est une jeunette pour lui, mais elle ne déplaît pas à mon Billy bousculé dans ses habitudes qui mourra euthanasié huit mois plus tard. Un cancer de la gorge. À cause d'elle ?

En attendant, il faut tout partager avec Billy, les seize jouets, le lit dans la cuisine ! Elle est jalouse de Billy et le montre vite.

C'est moi qu'elle aimera, rien que moi. Au diable Billy et les autres chiens qui m'approcheront. Elle crie : « Je serai une sorcière pour les intrus, je leur jetterai des sorts, loin de moi vous tous, je suis la Princesse, la seule aimée de celui qui va m'aimer. À lui seul mon amour, aux autres ma colère. »

Huit mois plus tard, la nuit qui a suivi la mort de Billy, elle a refusé de dormir seule dans la cuisine. Je l'ai entendue gémir jusqu'à une heure du matin. Parfois un hurlement de désespoir qui me glaçait. Que vont penser les voisins ? Je me suis levé et titubant dans le noir corridor, je lui ai ouvert la porte de sa prison-cuisine, et elle a couru jusqu'au salon, a sauté dans le canapé trois places, pour s'y allonger et terminer sa première nuit sans Billy. « Tu peux te recoucher maintenant. C'est ici que je dormirai dorénavant » me dit-elle de ses yeux sans réplique.

En cinq jours, elle a détruit tous les jouets-souvenirs de Billy. Il y en avait seize achetés durant les douze années d'existence du bouledogue qui en prenait soin. Aucun ne résista à ma chérie.

Je remplaçai les jouets détruits par un teddy jaune en peluche, très doux, qu'elle câline encore sur le canapé sept ans plus tard.

***

Il faut couper les ongles de ma belle une fois par mois car ils poussent trop vite.

Pour Billy, son poids et ses courtes pattes n'ont jamais nécessité de visites chez le vétérinaire. Ses ongles s'usaient dans les promenades.

Chez Lola, ce n'est pas une partie de plaisir mais une obligation qu'elle déteste. Les premiers mois, le docteur W. essaya de couper, sur une haute table dans le cabinet médical, les ongles de ma chérie. Aucun lien de cuir pour la sangler de sorte que debout elle ne puisse bouger. Elle crie, se débat, tandis que le docteur avec sa pince en fer qui claque, tente d'immobiliser ma Princesse que je tiens serrée contre moi, ma bouche dans son cou, lui disant je t'aime, ne crains rien, je suis là.

Elle est terrifiée, se dresse à la verticale sur la table métallique à roulettes, gémit, hurle, veut sauter en bas de l'établi de torture. Je suis en nage. Le docteur – cela ne rate pas – coupe parfois l'ongle trop court, et le doigt de Lola saigne. Il faut cautériser !

J'ai pris la décision de renoncer à ces séances trop stressantes et d'aller près du Shopping de Woluwé *Chez Toutou*, le toiletteur. Cinq jolies jeunes femmes sont occupées toute la journée à laver, brosser, tondre, peigner des chiens de toutes races et de toutes couleurs, sur rendez-vous.

Elles ont accepté de lui couper les ongles. Elles ont aussi de hautes tables. Elles hissent Lola sur l'une d'elles, la sanglent de lanières de cuir pour l'immobiliser. Je garde ma bouche collée à son cou pour la rassurer.

De voir pomponner d'autres chiens la rassure un peu, elle est plus calme quoique méfiante. Cette manucure dure cinq minutes. On la détache. Elle reçoit un biscuit, et me tire hors

du salon de beauté pour rejoindre au plus vite ma voiture où elle reprend ses esprits.

***

À sept ans, ma chérie est toujours aussi belle. Des femmes folles de chiens s'agenouillent pour mieux la caresser, et ne demandent pas si j'accepte cette familiarité. Je pourrais dire : « Madame, il faut payer vingt euros avant de la câliner » ou bien « Passez d'abord vos longs doigts sur ma nuque avant de tâter le pelage de Lola », mais je reste silencieux regrettant qu'aucune caresse ne vienne s'égarer si la dame est jolie.

Je ne souffre pas de solitude avec Lola. Si elle dort sur le canapé trois places tandis qu'à deux mètres, je travaille derrière mon ordinateur diabolique, je sais que des ombres méchantes ne viendront pas me tracasser car elle me protège dans le silence du salon. Elle se jettera sur la moindre mouche qui ose déranger. Comme l'après-midi, en été, sur les terrasses, elle essaie de gober les guêpes que je chasse loin de moi.

Chaque matin, je me lave dans la salle de bain, je termine par un pschiiit d'eau de toilette, et je rentre dans ma chambre pour m'habiller.

C'est le parfum qui l'avertit que je suis bientôt prêt. Elle arrive en courant, saute sur mon lit, allonge les pattes sur la couverture, et tandis que je m'assieds à ses côtés pour chausser mes souliers, elle me contemple en bâillant.

Je refuse que, la nuit, elle entre dans ma chambre de moine. Je connais des jeunes mariés qui ont quatre chats ; ils dorment sur le lit des maîtres. L'hiver, ils se glissent sous les couvertures. Je désapprouve cette intimité sans la juger.

Chacun chez soi. Ma chérie préfère le salon et le velours du canapé trois places.

Sur son pedigree, son nom de naissance est *Lost in love*. Je l'ai rebaptisée Lola pour les facilités de l'appel, et c'est moi le perdu dans son amour.